



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## Universitätsbibliothek Paderborn

**Lucien**

Divisé En Deux Parties

**Lucianus <Samosatensis>**

**Amsterdam, 1597 [erschienen] 1697**

Dialogue de Diogene & d'Alexandre

**urn:nbn:de:hbz:466:1-45077**

que j'ay fait toutes ces conquêtes en Lion & à force ouverte ; au lieu qu'Annibal n'a jamais agi que par fraude, & a esté dompté à la fin par ses propres armes. Aussi cruel envers les vaincus, que je leur ay esté de même. Mais il a bonne grace de me reprocher mes débauches, après les delices de Capouë, qui luy ont fait perdre le fruit de tant de victoires. Au lieu que jamais mes plaisirs n'ont souillé la gloire de mes armes, & que j'ay atendu à triomfer, que je n'eusse vaincu d'ennemis. Je pourrois dire plusieurs autres choses pour ma defence ; mais je rougirois d'employer de paroles pour une cause si juste. Il ne reste plus qu'à prononcer sur ce différent.

SCIPION. Arrête, Minos, j'ay quelque chose à te représenter.

MINOS. Qui es-tu ?

SCIPION. Scipion, qui ay vaincu Annibal & dompté Cartage.

MINOS. Et qu'as-tu à dire ?

SCIPION. Que je le cede à Alexandre, & que je le dispute à Annibal.

MINOS. Tu as raison ; tu passeras devant Alexandre & Alexandre devant tous ; Qu'on ne m'en parle plus.

## DIALOGUE

### DE DIOGENE ET D'ALEXANDRE

DIOGENE. **H**E quoy ! Alexandre, tu es mortel comme un autre homme !

ALEXANDRE. Cela n'est pas étrange, car je suis né mortel.

DIOGENE. Mais Jupiter estoit donc un imposteur de dire, que tu estois son fils, & ta mere ne te faisoit croire, en disant qu'elle avoit couché avec un dragon.

ALEXANDRE. C'est qu'il n'y a pas trop de confiance aux femmes, ni aux oracles ; mais je le sçay bien.

frois parce que cela imprimoit plus de respect & d'obeïssance dans l'esprit des peuples.

DIogene. Enfin, à qui as-tu laissé ton Empire?

ALEXandre. Je ne sçay ; car je n'ay pas eu le loisir d'en disposer ; Mais en mourant, je donnay mon anneau à Perdicas. Qu'as tu à rire ?

DIogene. C'est qu'il me souvient du tems que la Grece te proclamoit son General, & que ses Ora-teurs te donnoient rang entre ses principaux Dieux. Il y en eut même de si insolens que de te sacrifier & de te bâtir des Temples, comme au fils de Jupiter ; mais où és tu ensevely ?

ALEXandre. En Babylone ; car il n'y a que trois jours que je suis mort ; mais Ptolemée me doit emporter en Egypte, pour m'y faire adorer avec les Dieux du pays.

DIogene. Qui ne riroit, Alexandre, de voir que tu n'es pas encore sage après ta mort, & que tu te flates de l'esperance de te voir adoré avec des mon-stres ! Quite ces sotes vanitez, il n'y a point de com-merce d'icy là-haut, & l'on ne retourne plus au mon-de depuis qu'on en est une fois party. Mais je vou-drois bien sçavoir comment tu portes la perte de ton Empire, & ce que tu penses quand il te souvient de Bactres & de Babylone, de ta grandeur & de ta gloi-re ? Quoy tu pleures, pôvre sot, Aristote ne t'a-t-il point appris que tout cela n'étoit que vanité ?

ALEXandre. Que dis-tu là du plus lâche de tous mes flateurs ? ha ! ne m'oblige point, je te prie, à publier ses defauts, & à te dire comme il a abusé de la bonté de mon naturel, & de la passion extrême que j'avois pour les Létres ; tantôt me cajolant sur ma beauté, & tantôt sur mes richesses, qu'il metoit har-diment au nombre des biens, afin qu'il n'eût point de honte de les demander, ni de les recevoir. Voila ce que j'ay profité à sa doctrine, de prendre pour biens des choses qui ne le sont pas, & dont la perte mainte-nant m'afflige.

DIogene. Sçais-tu ce que tu feras pour te gue-

rir, puis qu'aussi bien il n'y a point d'ellebore  
l'autre monde? Va boire cinq ou six grands traits  
fleuve Lété, jusqu'à ce que tu ayes perdu le souvenir  
de tous ces biens imaginaires. Aussi bien voila Clite  
& Calistene, avec une foule de mal-contens, qui  
s'apréntent à te tourmenter; Fuy, pour le moins appa-  
ta mort, & bois tout ton saoul; car c'est le seul moyen  
de guerir.

## DIALOGUE

## D'ALEXANDRE ET DE FILIPPE.

FILIPPE. **I**L faut que tu confesses maintenant  
que tu es mon fils; car tu ne seras  
pas mort estant fils de Jupiter?

ALEXANDRE. Je le sçavois bien dès là-haut  
mais je croyois cette opinion favorable à mes des-  
seins.

FILIPPE. Quoy! de te laisser ainsi piper  
flateries de tes courtisans?

ALEXANDRE. Non, mais de répandre par toute  
la terreur de mon nom & de mes armées, afin qu'on  
ne m'osât résister.

FILIPPE. Et à quels peuples as-tu jamais eu  
faire qui fussent si redoutables? Il falloit ataquier com-  
me moy, les Traces, les Illyriens, & les Grecs, dont  
dix mille sous Clearque ont fait fuir des millions de  
Barbares.

ALEXANDRE. Mais les Scytes & les Indiens  
avec leurs Elefans, estoient-ils à mépriser? Je ne les  
ay pas vaincus pourtant en serrant des divisions par-  
my eux, ni en corrompant leurs chefs, & manquant  
de parole à tous; mais en bataille rangée. Pour les  
Grecs, je les ay gagez par la douceur, après les  
avoir domptez par la force.

FILIPPE. J'ay apri tout cela de Clite, & que  
j'avois pris les coutumes de vaincus, & t'estois fier  
ado